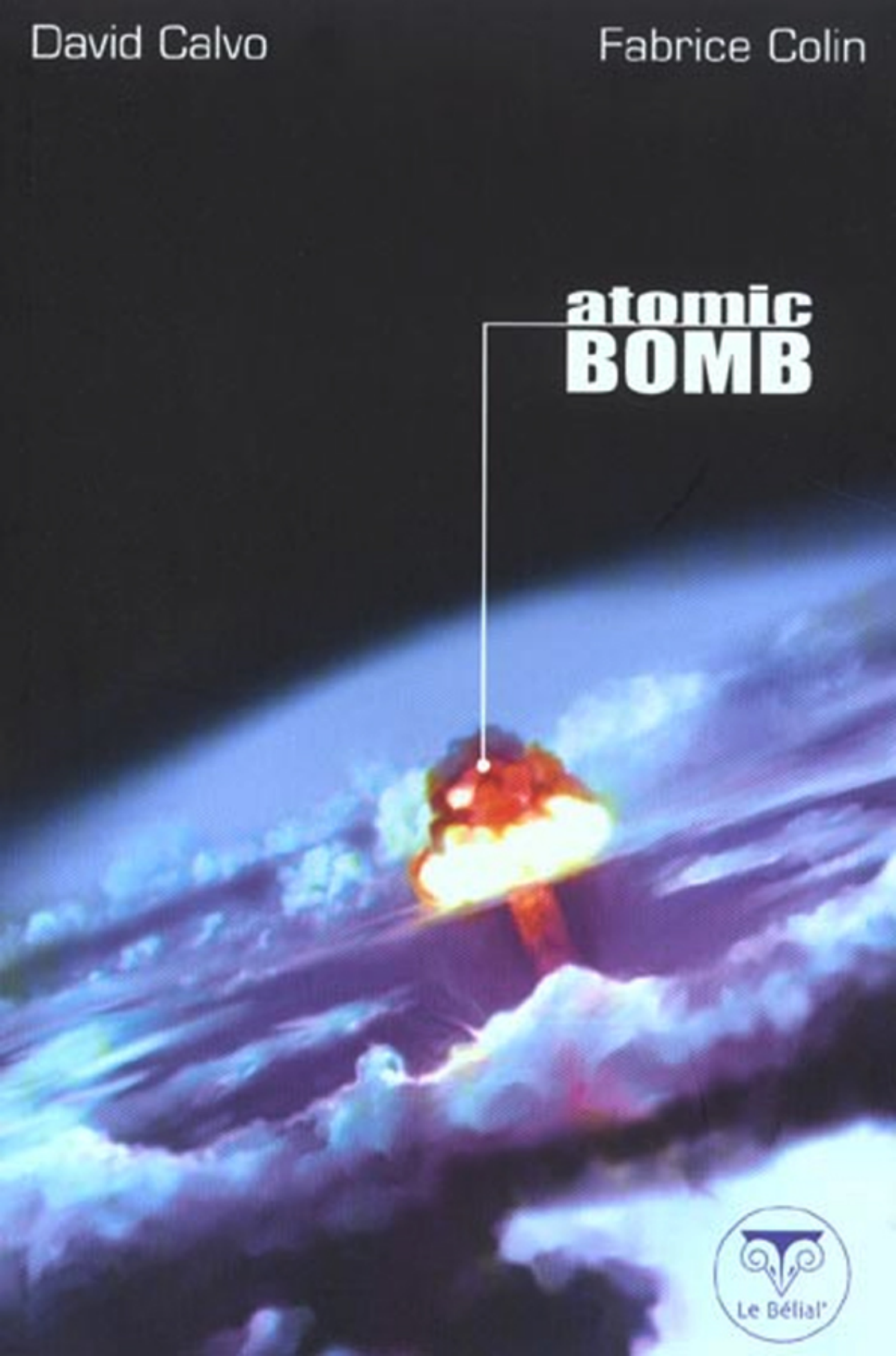
David Calvo

Fabrice Colin

atomic BOMB



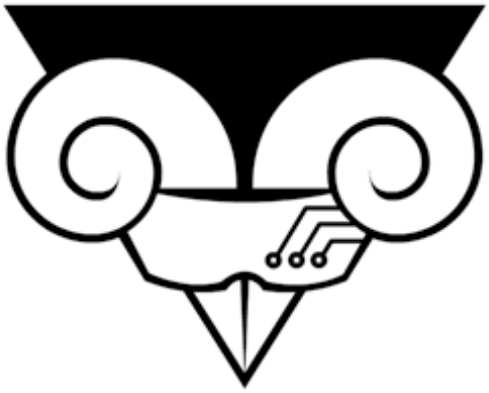
Le Bélial'

Atomic Bomb

David Calvo & Fabrice Colin

Le Bélial' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Bélial', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre libraire numérique préféré.



e-Bélial'

Ouvrage publié sur la direction de A.-F. Ruaud.

ISBN : 978-2-84344-188-2
Code SODIS : en cours d'attribution

Parution : mars 2011
Version : 1.0 — 28/03/2011

Illustration de couverture © 2002, Nuclear Lydia + C'
© 2003, Le Bélial', pour la première édition
© 2011, Le Bélial', pour la présente édition

« *Man, I'm so with you it's unbelievable.* »

Bret Easton Ellis, *Glamorama*

Nous, la drogue et les écureuils

Collins –

Le soleil frappe l'herbe sèche et je suis là, le visage sous les feuilles, un calepin sur les genoux. Kelvo fait le poirier à quelques mètres : un arbre de plus à Kensington Gardens, et c'est réellement de circonstance, étant donné l'état de joyeux délabrement mental dans lequel nous nous complaisons depuis quelques jours. Le truc, c'est que nous semons des morceaux de cervelle un peu partout dans Londres. Maintenant, bientôt, dans quelques mois, il y aura la guerre. Des obus vont exploser, nous irons voir ailleurs si le ciel est bleu — il s'avérera bien sûr que non. Mais pour l'instant : des drogues. Des kilos, des litres, alcool, opiums, dérivés, absinthe glauque, cocaïne, morphine, chanvre indien, sarments de chique, laudanum, mouchoirs de soie imbibés d'éther, de sirop, léchés, reniflés, absorbés, brûlés, injectés. Nous n'avons pas trente ans.

« Le mieux, dis-je, ce sont les préraphaélites. La crème de la crème.

– Pré quoi ? demande une version résolument inversée de Kelvo.

– Raphaélites. Des peintres figuratifs. Bah, plus personne ne connaît ça de nos jours.

– T'es aigri, Collins. Et quand t'es aigri, tu… Ah, merde. Tu changes de couleur.

– Préraphaélites, bon sang. Mais je crois qu'ils ont, euh, arrêté la production, ou quelque chose de ce genre.

– Mm. Bienvenue dans l'ère McCay.

– Huh ?

– McCay. Le dessinateur.

– Jamais entendu parler d'un quelconque McCay, mon pote. Attends, qui est McCay ? Un peintre ? Un peintre en art moderne ? Ne me cache rien. Je peux tout entendre. Tu deviens bleu, tu sais ça ?

– Winsor McCay, Collins. *Little Nemo,* tout ça. Dessins animés. *Gertie le Dinosaure,* ça te dit quelque chose ? Succès international ? Révolution technologique ? Euh, hasarde-t-il en désespoir de cause, vingtième siècle ?

– Un dinosaure au vingtième siècle ?

– Oh, laisse tomber. »

À cet instant précis, comme à mille autres moments du mirage qu'est devenue ma vie, j'ai l'impression que la réalité, *ma* réalité, se sent de furieuses envies de vacances. Cette petite salope se carapate, je ne vois pas comment dire les choses autrement : elle met les bouts. Aussi me levé-

je, empoigné-je les pieds de mon alter ego et sans le moindre ménagement le fais-je tomber à terre, basculer dans l'herbe tendre. Où il s'affale en beuglant.

« Tu es un pachyderme, dis-je. Un pachyderme d'une espèce disparue, qui aurait passé ses dix dernières années dans un champ de coca avec rien d'autre à brouter.

– Hé ! » commence-t-il tandis que je m'effondre sur lui, plaquant ses poignets au sol. « Hé, tu me fais mal

– Oui ? » fais-je en accentuant la pression, avant de m'écrouler sur le côté, à bout de forces. « Quelqu'un a parlé ? Seigneur, me reprends-je en roulant dans l'herbe, Kelvo, nous sommes en train de rater nos vies.

– Plait-il ? demande Kelvo redressé sur un coude.

– Nos vies, je répète, notant dans un brouillard lointain les regards indignés des quelques promeneurs assez courageux pour s'aventurer de notre côté. Nos… vies, tu vois ?

– … » répond-il avant de partir d'un grand éclat de rire. Je n'ai rien entendu (je suppose que vous l'aviez compris).

En fait, nous nous trouvons précisément — 1917 — à un moment où mes sens, dans un parfait ensemble, commencent eux aussi à se faire la malle. Oh, ils ne vont jamais très loin, ne partent jamais très longtemps. Mais se réveiller un matin pratiquement sourd, un autre matin quasi aveugle, c'est pas ce qui se fait de plus rassurant. Sans compter qu'on n'est jamais vraiment certain que les choses vont revenir à la normale. Pour ce que j'en sais en cet instant, mes sens pourraient tout aussi bien être partis se bourrer la gueule au bistrot du coin. J'imagine très bien la scène.

Vue, titubant derrière le comptoir : Patron, un autre de tes cocktails de la mort !

Ouïe, poussant Odorat du coude : C'est pas Vue, là-bas dans le coin ?

Odorat, dubitatif : Possible.

Ouïe, consternée : La vache ! T'as vu dans quel état il s'est mis ?

Odorat, soupirant : Ouais. C'est plutôt moche…. Ouïe, gênée : Ahem…

Odorat : Hein ?

Ouïe : Dis donc… Tu crois vraiment…

Odorat : Quoi ?

Ouïe : Ouais, quand on y pense, nous sommes également dans ce *bar, et…*

Odorat, un brin irrité : Et alors ?

Ouïe, avec une petite voix : Rien… Seulement, je me demandais… T'as pas l'impression qu'on va finir pareil ?

Odorat, soudain très nerveux : Patron, un tonneau de ta meilleure bière anesthésiante, bordel !

Kelvo répète ce qu'il vient de dire, mais je n'entends pas plus que la première fois.

« Et ça te fait marrer ? »

Il répond quelque chose et je hoche la tête en rigolant à mon tour. On est bien, à Londres. Au fond, il nous manque peu de choses pour être heureux.

Des femmes.

Une vie.

Je reprends mon calepin gisant dans l'herbe molle, tendre, bleue, joyeuse, tout ce que vous voudrez. Ma décision est prise : je vais écrire une lettre à ce monsieur McCay. Je vais lui expliquer que tout ça est inutile. Les préraphaélites sont appelés à dominer le monde, quoiqu'il puisse en penser. Ne lutte même pas, euh…

« C'est quoi, son prénom ?

– À qui ?

– Au peintre d'art moderne dont tu me parlais tout à l'heure. Le mec qui a flingué les dinosaures.

– Ah oui », soupire-t-il avant de s'endormir.

On vous emmerde

Kelvo –

Hiver 1962, dernier jour de l'année. Dehors, ce soir, tout devient sombre. Je prends les jumelles et je regarde l'horizon en fronçant les sourcils. Je ne vois pas le silo. Il est enterré. Comme dans un bon vieux Doc Savage, il va bientôt s'ouvrir pour laisser sortir le missile et déclencher une explosion de surface. L'onde de choc devrait pulvériser tout ce qui vit (ou non) dans un rayon de dix kilomètres minimum.

Je me demande ce que vaut le foie gras.

« Tu veux une bière ? demande Collins en sortant de la maison avec des bouteilles.

– Tu sais bien que je bois pas.

– Pourquoi on a acheté une caisse, alors ? Je vais quand même pas descendre ça tout seul.

– T'as déjà fait bien pire. »

Il me lance un regard noir. Je connais bien ce regard. Malgré les rides qui s'accumulent sur son visage, Collins est toujours ce gamin hilare qui s'amusait à courir derrière les écureuils de Kensington. L'espace d'un instant, je sens une bouffée de chaleur me monter à la tête, j'ai envie de le prendre dans mes bras et de lui dire que tout va bien se passer, que nous allons réussir.

Au lieu de quoi je reste là comme un con, planté sur mes vieilles jambes.

« Et Nancy ? dis-je finalement.

– J'ai bouffé son nez tout à l'heure. Il doit rester deux dents. »

Nous avons pris tout le nécessaire, nous sommes prêts : nos deux vieilles planches de surf en bois, sorties du placard, des litres de vodka *Absolut,* quelques centaines de citrons verts, des buvards à l'effigie de Nancy Sinatra baignés d'acide lysergique expérimental, un manuel de survie en milieu radioactif de 1956 (une revue de la RAND, imprimée sur du papier cul), deux combinaisons en tissu blanc, une caisse entière de bières mexicaines, un poème autographe de Richard Brautigan, du foie gras, un toaster, deux cents tranches de pain de mie, des flûtes à champagne, un appareil photo emprunté à Ferris Maxwell Jr., trente paires de gants, un baril de poudre à canon, un service à thé complet, un générateur, trois lampes de poches, le *Dharma* de Jack Kerouac, des masques antipollution, deux djellabas, des kéfirs et des jumelles. On s'est arrêtés dans une épicerie du centre ville pour acheter tout ce qui nous passait sous la main. Nancy a fait des merveilles. J'ai commencé à parler aux emballages de fromage du rayon frais et Collins m'a tiré en arrière pour me montrer les dauphins qui passaient d'étagère en étagère.

« Tu vois, ce dauphin, je le connais, qu'il a dit, les yeux étincelants.

– Ouais, c'est comme la baleine du rayon boucherie. Tu la connais elle aussi.

– Ouais, je la connais. Dorothée, qu'elle s'appelle. C'est la *big boss* de l'organisation. Il faut pas qu'on traîne dans le coin, vieux. »

On a détalé, et on est arrivés jusqu'ici avec une vieille Cadillac noire.

Je déglutis et je regarde une dernière fois l'horizon, qui devient tout pâle. Ils sont loin, ils doivent nous regarder, eux aussi, avec leurs jumelles. Ils se demandent pourquoi nous faisons ça, à quoi ça rime, pourquoi nous sommes si vieux, pourquoi cette dernière vague. Je ne vais pas les prendre dans mes bras, ils n'ont qu'à crever. Je suis déjà loin, et Collins me sourit, et je crois bien que je vais la boire cette bière, finalement.

Pas compliqué

Kelvo –

Pour surfer sur l'onde de choc de la Bombe A, il faut une planche. La mienne, en bois vernis, avec de la peinture écaillée, je l'ai achetée au cours d'un voyage avec Collins, pour accompagner la tournée promotionnelle de Maxwell Jr. à Waïkiki, qui signait *Tiki Love,* deux mille pages de délires putrides sur le corps féminin, un triomphe. Je me souviens bien du magasin de Mr Wapito, artisan local, avec des colliers de fleurs et des bananes, et ses longues avenues de planches, ces montagnes de vernis en pot, les posters de filles en bikinis. Le vendeur m'avait regardé avec deux grands yeux vitreux, où se mêlaient bêtise et apathie. Oui, je veux cette planche-là. J'avais montré la planche Disney, avec Dingo et Minnie et Mickey et Donald, et Riri, Fifi et Loulou. J'avais eu le coup de foudre. Visiblement, le vendeur avait eu l'air soulagé de la vendre — il m'a offert en prime deux tam-tams et de la crème solaire Wappa.

Collins avait fabriqué la sienne, il l'avait négociée à un type de San Francisco, au cours d'un autre voyage de Maxwell Jr., il me semble que c'était *Repli anal,* pamphlet politique pour l'avortement masculin, un monument. La planche était juste un truc plat en bois, rouge et bleue, vaguement concave, je me demandais bien ce qu'il allait pouvoir faire d'un truc aussi ringard. J'avais grandement sous-estimé l'imagination de Collins. Une fois qu'il en a eu fini avec elle, sa planche était devenue la plus belle de toute la côte ouest. Il y avait peint le visage de Virginia Woolf avec de la gouache, et y avait collé, à la glue, des pages manuscrites de Woolf, offertes par l'autrice en 1940 à New York et tirées de son ouvrage inédit, *Jardin du sommeil d'amour,* pour lequel de nombreux universitaires se seraient volontiers arraché un bras.

Notre première et unique sortie en surf avant ce soir, c'était juste avant la guerre, et nous étions les seuls blancs-becs à vouloir mordre les vagues. La femme de ma vie était morte d'un cancer quelques semaines plus tôt, j'étais pas mal déprimé alors Collins m'avait promis que, si un jour nous devions nous suicider, nous le ferions ensemble, et en surf. Super, j'avais dit. On commence quand ? Sur nos planches, les cheveux dans le vent, nous avions failli nous noyer près de trente fois. Avant qu'ils ne nous enferment dans un fourgon de police, j'avais étalé cinq garde-côtes, crevé toutes leurs bouées fleuries, et Collins était parvenu à scalper un gros hawaïen qui lui donnait des coups de coquillage sur le crâne avec un coquillage. On avait fini la nuit au poste, à se taper la tête contre les murs et à baver, parce qu'on était quand même bien défoncés.

Au matin, nous étions dehors. Ces cons nous avaient même laissé nos planches.

Rater sa vie

Collins –

Automne 1962. Être un perdant, c'est pas le plus difficile. Ce qui compte, c'est le style de votre défaite. La façon dont vous parvenez à la sublimer pour en faire, je ne sais pas, moi, peut-être pas une œuvre d'art, peut-être pas une fourrure, mais au moins… J'ai failli écrire un mémoire sur le sujet dans les années trente, c'était il y a longtemps, bien avant que ma troisième femme ne m'abandonne sur une route nationale, au volant du camping-car aux armes de Melville contenant l'essentiel de mes possessions. C'est dans des moments pareils qu'on se rend compte que tout a une fin. Même les pires choses.

J'ai fait mes poches. Sur moi, j'avais gardé :

Un paquet de cigarettes entamé aux trois quarts.

L'intégrale des œuvres de Byron, imprimée au revers d'une carte routière.

Huit dollars et soixante-quinze cents.

Une boîte d'allumettes vide à l'effigie de Frankie, avec un numéro de téléphone d'un vieil ami, lequel se révélait, maintenant que j'y réfléchissais un peu plus attentivement, le seul que j'aie jamais eu.

Il n'y avait pas de quoi pavoiser, mais j'avais déjà vu pire. Prenez ma vie sentimentale. Ma première femme m'avait quitté en me faisant mettre dehors par les flics sous prétexte que j'avais essayé de la violer : allégation gentiment absurde, dans la mesure où nous n'avions pas fait l'amour depuis une demi-douzaine d'années. Ma deuxième femme, elle, m'avait largué en se jetant du sixième étage. Lorsque j'étais rentré ce soir-là, je me souviens d'avoir râlé un peu pour la forme. Putain, je m'étais dit, c'est quand même pas compliqué de refermer une fenêtre. Ensuite, presque machinalement, j'avais regardé en bas. Oh, merde, j'avais pensé.

Quant à la troisième… Enfin, bref.

Titubant jusqu'à l'unique cabine téléphonique à cent kilomètres à la ronde, j'introduisis un *cent* dans la fente idoine et composai machinalement le numéro du vieil ami en question, priant pour qu'il fût toujours vivant. Je laissai s'égrener une dizaine de tonalités, avant qu'une voix hargneuse, que par déduction je supposai féminine, finisse par me répondre.

« Ouais ? »

Je regrettai instantanément les tonalités.

« Bonjour. Je… J'aurais voulu parler à monsieur Kelvo. S'il habite toujours ici…

– Ce vieux poivrot ? Vous êtes Jim ?

– Pas que je sache.

– Peu importe. Daaaaave ! se mit-elle à beugler si fort que je dus éloigner le combiné de mon oreille. C'est un de tes connards de copains.

– Dites donc… » commençai-je, mais elle ne se trouvait déjà plus au bout du fil.

J'attendis encore quelques instants avant que la voix familière que je n'avais plus entendue depuis la guerre ne vienne de nouveau retentir à mon tympan.

« Allô ?

– Dave ?

– C'est qui ?

– Collins.

– Collins ?

– Londres, 1917. Les aventures de toi et moi et Marie-Jeanne au pays des merveilles. Vienne, 1938. Bon sang. »

Je fis une pause. Il me restait une date à lui soumettre.

C'était pas la plus glorieuse, mais j'étais sûr qu'avec celle-là, il arrêterait de faire semblant.

« Paris, 1942.

– Putain. Putain.

– Ouais. Hé, hé.

– Ça fait sacrement plaisir de t'entendre, vieux.

– Moi aussi, dis-je en souriant dans la lumière crue du matin. Qu'est-ce que tu deviens ? »

Un silence gêné. Je l'imaginai, sa main en coupe contre l'écouteur, jetant derrière lui un regard soupçonneux. « Je me suis fait vider de Disneyland.

– Dur.

– Bof. On peut se voir ?

– Je suis quelque part dans le Wyoming, dis-je.

– Han-han.

– Ma troisième femme vient de m'éjecter.

– T'as du bol.

– Crois pas ça. Elle est partie avec toutes mes affaires. Je suis sec, mon pote.

– Et à part ça ?

– Rien. J'ai raté ma vie, Dave.

– Ouais ?

– Un pur désastre. »

Nouveau silence, pas vraiment gêné celui-ci. Plutôt du genre silence fécond. Silence à promesses. Classé dans mon palmarès personnel des dix, quinze silences de l'année.

« Collins ?

– Mm ?

– Et si on plaquait tout ?

– En ce qui me concerne, ça ne devrait pas être trop difficile.

– Je veux dire, si on se remettait ensemble, tu vois ? On… On monterait ce fichu groupe de surf rock, ou je sais pas, on…

– On prendrait des drogues.

– Précisément.

– Des tonnes de drogues.

– Vivre dans un univers défini et délimité par les drogues me branche tellement au moment où je te parle que je suis presque sur le point d'en sourire, mec.

– Je te reçois cinq sur cinq.

– Collins ?

– Faisons-le, Dave. »

Un dernier silence, 45 sur une échelle d'intensité graduée de 1 à 10.

« Collins, tu veux que je te dise un truc ?

– J'en crève d'envie.

– C'est d'accord.

– Quoi ?

– Plaquons tout, allons ailleurs, retournons en Angleterre, explorons les parcs de Londres, brûlons des meubles, lisons des livres, prenons des drogues, mangeons des glaces. »

J'ai fermé les yeux.

C'était presque trop beau pour être vrai.

« Tu vas plaquer ta bonne femme ?

– Et comment ricana-t-il. Tu sais, je n'ai eu qu'un amour dans ma vie. Elle s'appelait Marielle et elle est devenue folle, cette conne. »

Ça ne fait que commencer

« Je me retournai, farouche. Alors ? dis-je en brandissant le hachoir devant ses yeux apeurés, et ça, c'est ce que tu appelles un vrai boulot ? Je ne lui laissai pas le temps de répondre. Tandis qu'elle essayait de se relever, j'abattis ma lame sur son visage, l'ouvrant en deux suivant une ligne partant de l'œil gauche et s'achevant quelque part au niveau du menton. Elle essaya de crier, des pets de sang giclèrent sur ma cravate. »

Ferris Maxwell Jr., *Lady of the Pond* (1935, Bourra Press)

Kelvo –

L'être humain est une race hautement inflammable. Voilà comment tout a commencé. Voilà comment l'idée d'en finir s'est, pour la première fois, frayée un chemin vengeur jusqu'à nos consciences embrumées. C'était avant Paris, avant que nous touchions vraiment le fond, et que nos chemins se séparent. En Europe, la guerre faisait rage, mais on s'en foutait. On accompagnait Maxwell Jr. à Londres, le faux écrivain devait signer un nouveau *best-seller* dans une librairie à Hammersmith. On fumait des cigares dehors, sous le ciel orageux, regardant et pestant contre la file d'attente qui grandissait à vue d'œil. Collins venait de dire « Et si on essayait de récupérer un peu de gaz moutarde ? Parait que ça fait des trucs super aux intestins… », quand une jeune femme, proprette et timide, s'avança vers nous, une valise à la main.

« Bonjour messieurs, commença-t-elle d'une voix très calme. Avez-vous déjà entendu parler de Dieu ?

– Dégage, tu nous gâches le paysage, que je lui avais dit en écrasant, mal, mon cigare à ses pieds.

– Mais je voulais juste vous parler de Dieu et de…

– T'as pas entendu mon copain ? a dit Collins. Tu veux qu'on te fasse mal ?

– Mais…

– Ouais, que j'ai dit, on pourrait te violer tous les deux, là, par exemple. Ça te dirait ? Devant tout le monde.

– On pourrais attendre aussi, a dit Collins, et faire ça sur un vieux matelas défoncé, plein de sang et de crasse. Tu hurlerais comme une truie qu'on égorge. »

Je ne sais pas pourquoi on a dit tout ça. Il faisait chaud, le bruit des nuages qui craquaient et roulaient dans le ciel avait exacerbé nos sens et titillé notre mauvaise humeur, déjà bien échauffée par la foule.

« Et puis après, a poursuivi Collins, on pourrait te découper avec un ouvre-boîtes, en commençant par ton vagin. Ça pourrait être *bueno.* »

Devant son air déprimé, presque aussi pathétique que le nôtre, je me suis dit que, si on la poussait un peu, elle allait faire une bêtise. Qui sait ? Peut-être venait-elle juste de perdre mari, enfants et grands-parents dans un atroce accident de voiture dont elle était la seule rescapée ? Peut-être voulait-elle juste parler de Dieu, se réconcilier avec l'humanité ? Quoi qu'il en soit, j'ai vite compris que ce n'était pas une valise qu'elle portait.

« Dave, qu'est-ce qu'elle fait ? m'a demandé Collins en la regardant ouvrir son bidon.

– Elle s'asperge d'essence.

– Elle a soif.

– Je crois qu'elle va s'immoler.

– Tu déconnes ? Où est ton cigare ? »

Woouf ! Elle s'est enflammée sous nos yeux. La foule s'est mise à hurler, à paniquer. La torche humaine gesticulait et courait dans tous les sens. Nous étions sidérés, incapables d'esquisser le moindre geste, incapables de penser. Après ce qui nous a semblé une éternité, les pompiers ont fini par se pointer. Pour la fille, c'était un peu tard. Elle était morte : transformée en un gros tas de carbone et de graisse fondue. Les gens vomissaient un peu partout. Collins et moi, on est rentrés à l'hôtel pour se barricader dans les chiottes, à vomir l'un après l'autre, à chialer aussi. On ne comprenait plus rien. Plus tard, dans la chambre noyée de ténèbres, on a essayé de se persuader que rien de tout ça n'était vraiment arrivé, n'aie pas peur, nous n'avons encore rien fait, nous n'avons tué personne, la vie vaut la peine et nous sommes toujours entiers, un avec le tout, deux pour la même âme, il nous faut plus que ça pour basculer — mais au fond de nous, on savait que le compte à rebours avait déjà commencé.

Une lettre de Collins à Disney, quelque part en 1934

Cher monsieur Walt,

Bon sang, je n'arrive pas à croire que vous ne soyez toujours pas un préraphaélite. Pourtant, je prends des drogues, vous savez. Mais ça, c'est le genre de choses qui me dépasse. J'en parlais l'autre jour à mon ami Kelvo, que vous devez certainement connaître, vu qu'il pense à vous tous les jours. Je lui disais, Dave, ce type est encore plus fort que McCay, lui au moins c'est un authentique préraphaélite, hein ? seulement le truc, c'est qu'il ne le sais pas ou pire, qu'il refuse de se l'avouer. Walter, ne le prenez pas mal, je veux dire : ne croyez tout ce que vous voyez ou tout ce que disent les animaux dans vos films quand ce n'est pas vous qui écrivez les dialogues, j'espère que vous voyez bien de quoi je veux parler, on se comprend de toute façon. Ce dont il faut prendre conscience, c'est que les baleines et les souris sont derrière tout ça depuis le début et que c'est très bien de les avoir infiltrées, dans la mesure où le FBI contrôle certainement une bonne partie de l'affaire, mais je préfère vous mettre en garde, faites bien attention. Ne laissez pas la peur vous bouffer, c'est un commandement qui m'a toujours aidé dans la vie. Ça fait drôle d'écrire des choses pareilles à quarante ans passés. Où je voulais en venir ? Ah oui. Continuez à faire des trucs avec des souris et des explosions de dynamite, continuez à chercher, au fond y a rien de plus important, et vous êtes l'un des rares à l'avoir compris — ce qui prouve que vous êtes vraiment un grand animateur, le plus grand d'entre tous.

Respectueusement,

F. Collins.

Un bon plan

Kelvo –

Collins et moi avons toujours rêvé de rester éternellement jeunes. C'est peut-être pour ça qu'on est destinés à mourir ensemble : parce qu'on n'a jamais voulu vieillir et que même si aujourd'hui, on tient toujours debout, on sait bien que c'est un miracle, on sait bien qu'il faut en finir, on ne va pas attendre encore cent sept ans que les drogues nous tuent. Mais c'est vrai qu'avant de trouver cette idée géniale de suicide, on était prêts à faire n'importe quoi, et c'est vrai aussi que c'était stupéfiant de retrouver ces vieilles sensations — avec Collins, c'est toujours différent, entre nous, c'est comme de la bile, ça troue le ventre et ça colle aux doigts.

Nous venions à peine de clore l'épisode de l'épicerie et nous étions en route pour le site du test atomique, quand nous sommes tombés nez avec des affiches sur un mur : Sinatra en tournée ! Frankie dans votre ville ! Collins et moi, on s'est regardés. Malgré notre barda et nos planches de surf nous avions furieusement envie d'une petite récréation musicale. On s'est baffré trois buvards entiers de Walt Whitman dans les toilettes d'un resto thug, et nous nous sommes dirigés dans la direction indiquée. Lorsque nous sommes arrivés sur place, le show de Frankie avait déjà commencé. La musique se déversait dans la grande salle en un vrombissement assourdissant. L'essentiel de l'assistance portait des seins et nous pouvions voir, plus loin, près de la scène, une fosse pleine de jeunes gens énergiques qui dansaient en se donnant des coups de tête sur *Around the World*. Visiblement, c'était là-bas que ça se passait. Nous nous sommes ouvert un chemin dans la jungle humaine, rampant, jouant des coudes, insultant, frappant quelques fois. Sur scène, Frankie se penchait, levait la main, guidait l'audience du bout des doigts. Son orchestre patapouf suivait le rythme, et son pied battait la mesure sur une planche de bois dévissée.

Collins me donna un coup de coude dans les côtes. « Ne te retourne pas.

– Pourquoi, qu'est-ce qu'il y a ?

– Le dauphin… Il nous a suivis. »

Une goutte de sueur froide me glissa dans le dos. Ainsi, ils étaient au courant : les Dauphins étaient au courant. De toute évidence, ces enculés ne nous laisseraient pas réveillonner tranquille. On n'avait pas le choix. Il fallait les éradiquer.

« Où est-il ?

– Déguisé en agent de la sécurité. »

Je tournai la tête. Effectivement, ce bâtard était là, à nous lorgner. Il avait vraiment une sale gueule de mammifère marin.

« Comment on fait ? » me demanda Collins, en se rongeant les ongles.

« J'ai un plan : tu fais diversion sur la scène, et moi, je lui saute dessus et je l'égorge avec ça. »

Je sortis mon ouvre-boîte. Les yeux de Collins scintillèrent, et je hochai la tête dans sa direction. Il commença à bouger vers la scène. En le voyant s'éloigner, je me demandai comment nous avions pu nous comprendre avec tout ce boucan dans nos oreilles. Frankie chantait en faisant du *scat,* sa main allait et venait entre chaque mot, et, l'espace d'un instant, je crus reconnaître l'air d'une chanson que nous avions composée, Collins et moi, dans une chambre d'hôtel de Madagascar, en plein trip d'éther. Ça ne m'étonnait pas : Collins et moi sommes des génies. Nos idées, en libre circulation sur les fleuves de l'inconscient collectif depuis que les drogues ont remplacé nos cellules, forcent l'imaginaire des plus grands. Le *beat,* c'est nous. La défonce, c'est nous. Le surf-rock, pff. Dans ses rêves de grandeur, Aldous Huxley nous mange dans la main.

Les doigts serrés sur mon ouvre-boîte, j'évoluais dans la foule mouvante, les yeux fixés Sur ma proie. Le dauphin ne bougeait pas. Ses nageoires croisées, il regardait les barrières qui séparaient le public de la scène. Des fois, son bec dodelinait sur la musique. Puis Collins passa à l'action. Sautant par-dessus la barrière, il bondit sur la scène, un garde du corps sur les talons. Je fonçai à mon tour et, prenant appui sur la barrière, me propulsai sur le dos du dauphin, qui se débattit pour me faire tomber. Sur scène, Collins slalomait entre les musiciens. Plusieurs gardes du corps lui tombèrent dessus, mais il parvint à s'échapper. Le dauphin gesticulait et me poussait contre l'estrade pour me faire mal. Mais je tins bon : je lui enfonçai ma lame dans le cou. Collins donnait des coups de pied dans les enceintes et narguait les gorilles en montrant son cul.

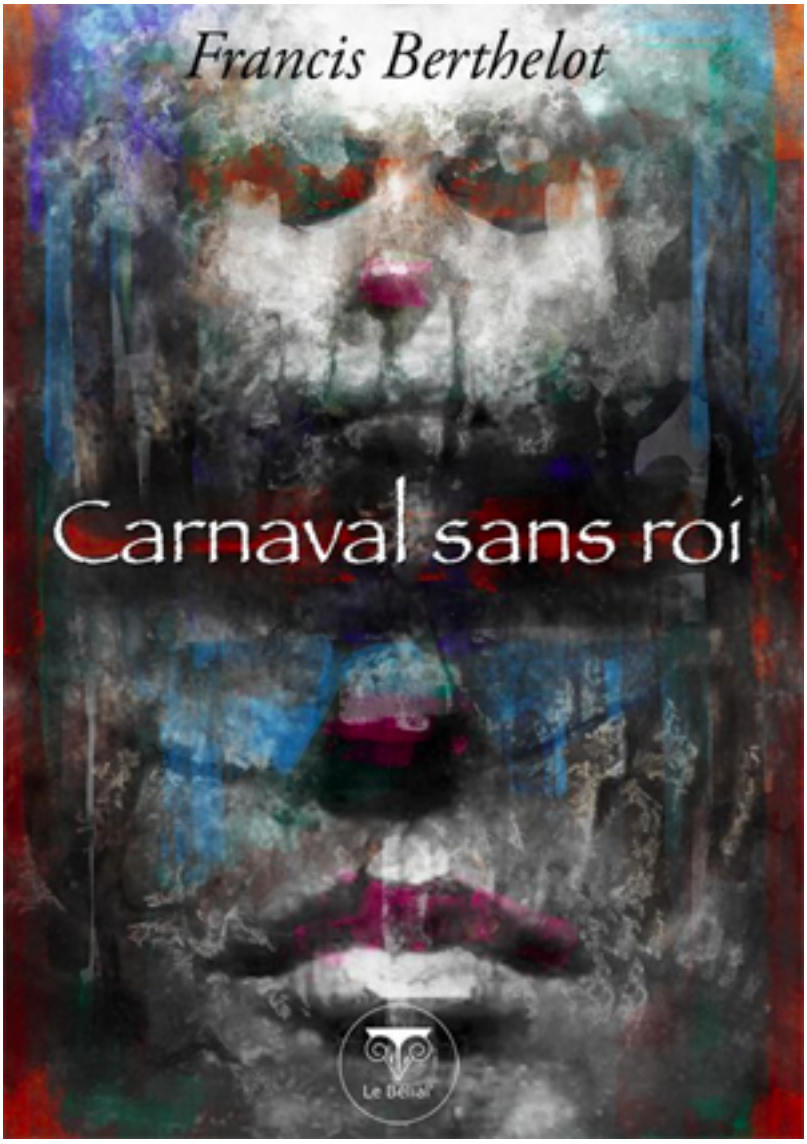
La diversion avait l'air de fonctionner : les types de la sécurité montaient sur scène, sous les vivats déchaînés de la foule, et Frankie, qui avait fermé les yeux, continuait de chanter. Tout ça commençait à devenir *très* intéressant. Le dauphin hurlait et se débattait, et Collins criait : « Vive Frankie ! » en arrachant des instruments. Renversant barrière et gardes du corps, les jeunes montèrent sur scène à leur tour pour danser et se jeter dans la fosse, sur le ventre. Dans un dernier râle, alors que je touillais ce qui lui restait de cou, le dauphin s'écrasa dans l'allée, sans un souffle.

« Et dis à ta copine la baleine de nous laisser tranquilles ! » hurlai-je, hors de moi.

Je criai à Collins de se noyer dans la masse et de sauter dans la fosse. Après un dernier bras d'honneur, il fit un saut de l'ange pour retomber dans les bras de dizaines de jeunes gens hilares. Je le récupérai d'un élégant mouvement de bras et nous gagnâmes la sortie pour disparaître dans une allée mal éclairée, riant à gorge déployée. Nous avions vaincu les dauphins. Rien ne pouvait plus nous empêcher de fêter le nouvel an en sautant sur une bombe atomique.

Journal intime de F. Collins, 8 novembre 1962

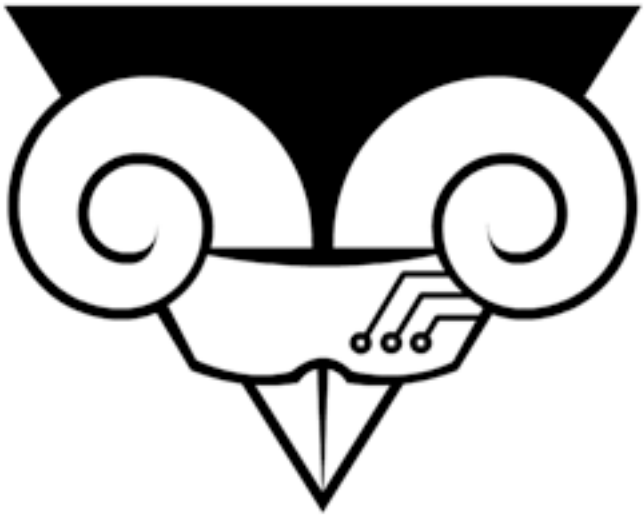
Profite que je ne suis pas totalement déphasé pour coucher quelques lignes, les premières depuis trois mois. Nous nous avisons soudain, Kelvo et moi, que surfer sur la vague atomique, *the big big one,* est à la fois la pire idée que nous ayons jamais eue et la seule que nous soyons désormais en mesure de concrétiser. Hier, j'ai brûlé un cierge devant des photos de Salinger et de Virginia Woolf en écoutant un disque du Rat Pack — ces types nous ont piqué la majeure partie de nos idées, bordel, quand je pense à ce groupe qu'on aurait pu monter, mais à soixante-dix balais, c'est peut-être un peu tard pour y penser — et je me suis dit, hey ! nous payons pour mourir, seigneur, ça va tout de même être un sacré trip, surfer sur la vague, le roulis mécanique, la langue sacrée du feu & des âmes, ahem, quoi d'autre ? Je pense à tous ces types qui sont morts à Hiroshima, dévastés par la première vague, brûlés vifs, aveuglés par le flash ultime, la lame de fond qui noircit tout, le ciel, la peau, les yeux, et bien au fond jusqu'au cœur, je pense aux ombres sur les routes, qui ne disparaîtront jamais même quand les routes et les hommes qui les construisent auront cessé d'exister, tout ça pour dire que… ouais, la seule chose que nous soyons capables de faire, c'est mourir. Mais bon Dieu, toi qui lis ces lignes (non, maman, pas toi, tu es un fantôme depuis 1922, alors ça ne compte pas) sois bien certain d'une chose : ça promet d'être le suicide le plus spectaculaire que ce monde ait jamais connu. Qu'il n'y ait pas de témoin n'a aucune importance pour nous. Nous savons ce que nous valons.



Carnaval sans roi

Le nouveau roman de Francis Berthelot

Disponible en numérique chez e-Bélial'



e-Bélial'

Retrouvez tous nos livres numériques sur
e.belial.fr

Un avis, un bug, une coquille ?
Venez discutez avec nous sur
forums.belial.fr

Cet ouvrage est le vingt-et-unième livre numérique des Éditions du Bélial'
et a été réalisé en mars 2011 par Clément Bourgoin
d'après l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 978-2-84344-042-7).